

## Qui a peur de la science-fiction?

Il est encore de bon ton de soutenir que la science-fiction se situe dans les marges de la littérature

Élisabeth Vonarburg, *Ailleurs et au Japon* (Nouvelles), Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », série « science-fiction », 1991, 220 p.

Michel Lord

Numéro 64, hiver 1991–1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38515ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

### ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Lord, M. (1991). Compte rendu de [Qui a peur de la science-fiction? Il est encore de bon ton de soutenir que la science-fiction se situe dans les marges de la littérature / Élisabeth Vonarburg, *Ailleurs et au Japon* (Nouvelles), Montréal, Québec/Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », série « science-fiction », 1991, 220 p.] *Lettres québécoises*, (64), 27–28.

# Qui a peur de la science-fiction ?

Il est encore de bon ton de soutenir que la science-fiction  
se situe dans les marges de la littérature

SCIENCE-FICTION ET  
FANTASTIQUE  
Michel Lord

DANS UNE RÉCENTE INTERVIEW («Langue malade, école coupable», *L'Actualité*, 15 septembre 1991), Jean Larose affirme parmi toutes sortes de choses pertinentes sur l'éducation, dont l'excellente idée qu'il faut revenir à la tradition humaniste, que «l'école ne doit pas être un reflet du monde ambiant, mais qu'elle doit obliger à prendre une distance. L'école, soutient-il, n'a pas à être un écho de plus du rock, du roman policier, du roman d'horreur ou de la science-fiction [...] ces formes d'expression qui ne sont pas inintéressantes, mais qui sont *presque toujours des formes dégradées d'œuvres littéraires oubliées*» (je souligne). Belle façon de noyer le poisson en laissant croire que tous les genres susnommés, pris en bloc et «presque toujours», ne valent finalement presque rien. Ma foi ! Oui, revenons aux principes de la tradition humaniste, mais est-ce une raison pour dénigrer le reste ? Cette aspiration au savoir humaniste doit-elle exclure *de facto* tout ce qui se fait de bien ailleurs dans le champ littéraire parce que la rumeur «presque toujours» savante a figé des genres dans le sous-bassement immonde de l'institution littéraire ?

Je rappellerai, en ce qui touche la science-fiction tout au moins, qu'il s'est constitué un champ très vaste depuis quelque soixante-dix ans ou plus, selon

les «écoles», et que s'il y a certes beaucoup d'œuvres mineures dans ce corpus, il n'y en a pas plus et pas moins, toutes proportions gardées, que dans le champ de la littérature générale, et qu'on y trouve depuis longtemps des œuvres déjà dignes d'être intégrées à toute culture humaniste. Bien plus, pour qui s'intéresse à la théorie des genres, la science-fiction est un champ d'observation formidable, si l'on pense que l'utopie (Thomas More), la satire sociale (Voltaire, *Micromégas*) peuvent se rattacher à la SF. À propos de la «distance» soi-disant requise dans l'enseignement «humaniste», je ferai remarquer que s'il y a un genre qui justement problématise ce que Darko Suvin appelle la «distanciation cognitive» (*Pour une poétique de la science-fiction*, les Presses de l'Université du Québec, 1977), c'est bien la science-fiction. Il s'agit certes d'un autre type de «distanciation», mais pourquoi ne pas jouer sur cela ? Nous éviterions ainsi une autre Querelle des Anciens et des Modernes. Ne pourrait-on pas plutôt faire comme Jacques

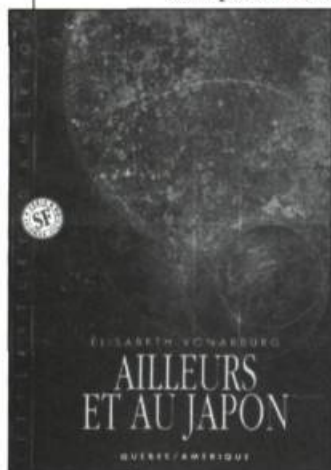
Brossard, Esther Rochon et Élisabeth Vonarburg, qui comptent parmi les véritables humanistes de notre temps, et accepter à la fois l'héritage des Anciens et des Modernes ?

## Un véritable travail d'écrivain

À l'occasion de la parution du deuxième recueil de nouvelles de Vonarburg (*Janus*, Paris, Denoël, 1984), Gilles Marcotte avait déjà remarqué la qualité du travail de cette écrivaine. Le caractère science-fictionnel ne l'avait pas rebuté de prime abord, car il décelait chez elle «un véritable écrivain, doué d'un sens poétique certain» («La science-fiction venue de Chicoutimi», *L'Actualité*, avril 1985). Il avait tout à fait raison, et il est heureux que le discours monolithique contre la science-fiction soit en train de se fissurer, que l'on commence à réaliser que la science-fiction représente une forme d'écriture souvent très sophistiquée pratiquée par des écrivains dans la force du terme.

Vonarburg n'est pas une nouvelle venue en littérature. Entre autres choses, elle a publié un roman remarquable, *Le Silence de la Cité* (Paris, Denoël, 1981, Grand Prix de la science-fiction française, 1982). Dans son troisième recueil de nouvelles, *Ailleurs et au Japon*, elle rassemble sept nouvelles d'une qualité exceptionnelle déjà parues en périodiques. D'un abord parfois difficile pour qui ne ferait pas l'effort minimal qu'il faut faire pour entrer dans ces univers distancés par rapport au nôtre, chacune des sept nouvelles réserve en revanche un plaisir assuré. Il faut le dire et le redire, la science-fiction est peut-être parfois une littérature de masse, surtout dans le monde anglo-saxon – et il n'y a aucun mal à ça –, mais, dans de nombreux cas, le genre n'a absolument rien à voir avec cette forme d'expression : la science-fiction est aussi un genre difficile pratiqué par des écrivains qui possèdent un savoir aussi exigeant que celui de leurs collègues du champ général, mais qui s'en servent à d'autres fins. À chacun son *telos*, qui est affaire d'organisation discursive interne.

Chez Vonarburg, le monologue intérieur domine le paysage stylistique, dans lequel coule un discours de pensée, une forme souvent labyrinthique où glissent lentement les alluvions de la mémoire, une sorte de discours fleuve dans lequel les narrateurs cherchent à s'expliquer le sens d'un univers en perpétuel changement. Dans la mise en place du discours narratif, Vonarburg fait également preuve d'une habileté consommée. Si l'art de conter des histoires garde encore des secrets pour elle, comme heureusement pour tout écrivain, il est certain que Vonarburg ne manque pas de ressources pour susciter





l'intérêt, pour peu que l'on fasse l'effort de suivre les acteurs/narrateurs dans leurs dédales intérieurs, car c'est souvent là que se trouve l'enjeu de la problématique chez Vonarburg : l'Espace, l'Autre, l'Ailleurs sont prétextes à questionnement, la distanciation science-fictionnelle devant mener à la connaissance du monde ou à sa mise en procès.

Dans le recueil, la science-fiction domine, mais Vonarburg y pratique aussi un autre genre déjà reçu comme un «classique» du XX<sup>e</sup> siècle, le réalisme magique. Dans «Le matin des magiciens», elle inscrit de manière fort habile le magique dans la «réalité» telle que vécue par une jeune fille de province, qui arrive à Paris avec son bagage culturel. Le discours se cristallise autour de Notre-Dame de Paris, la cathédrale et le roman: des souvenirs de lectures de Hugo ou de Rabelais, de Breton ou de Novalis surgissent çà et là. Plus que le magique, ce qui compte ici, c'est la problématisation de la création, la protagoniste étant une artiste à la recherche du sens fondamental de l'existence par le dessin ou par l'écriture :

*Elle avait joué à être artiste: elle qui n'était pas capable d'inventer des formes, elle se découvrait soudain capable de les reproduire [...] elle avait des modèles [...] elle avait regardé dans les livres, puisqu'on ne voyait pas d'inconvénients à ce qu'elle pillât la bibliothèque familiale, puisque même on l'y encourageait. Et voilà, maintenant elle avait dix-huit ans, et elle avait trop lu pour être capable d'écrire. Mais vraiment, pourquoi vouloir écrire, c'était*

*ridicule, cette prétention [...] Et elle s'était retrouvée à la gare, le cœur battant, Paris à nous deux [...] Musées, parcs, places, rues, tout se trouvait au bout d'un long tunnel où résonnait l'écho de dizaines de références littéraires, irréel, inaccessible. (p. 15)*

Le plus fascinant dans ce texte provient non pas du surgissement de la surprise finale, qui a à voir avec l'inexplicable, mais de l'adéquation très serrée entre la problématique de l'écriture et le questionnement qu'elle engendre. Le problème que «Le matin des magiciens» soulève, c'est justement celui des modèles, de ce que les «Anciens» ont pu léguer, les rapports de l'intertexte avec la conscience créatrice. Bien plus qu'une simple histoire à ranger dans les marges de la littérature, voilà un exemple, comme il y en a tant en science-fiction ou en fantastique, de texte littéraire dans le plein sens du terme.

«Les yeux ouverts» paraît encore plus complexe. Résolument SF, il ne se construit plus autant autour de la problématique de l'irrésolu, bien que l'écriture soit encore au cœur de l'énonciation. Dans un premier temps, la narration laisse flotter un certain mystère, puis des révélations surviennent: la narratrice découvre l'enjeu des manipulations que les Humains font subir aux siens, une race animale vivant sur une autre planète. Nombre de questions relatives aux rapports de l'homme à autrui ou au «réel» sont posées.

S'il est une chose dont parlent les personnages de Vonarburg, dans *Ailleurs et au Japon*, c'est peut-être avant tout de la question du rapport à l'Autre ou à soi (l'Autre qui est en soi), mais aussi de la question connexe, celle de la perception incertaine des choses, du doute quant à la «réalité». Dans la finale du «Matin des magiciens», un dessin que l'acteur est certain d'avoir fait n'apparaît plus sur une feuille blanche; dans «Les yeux ouverts», la narratrice au terme d'un parcours douloureux pense que «nous verrons peut-être un jour. Nous saurons peut-être nous voir, les autres et nous»; dans «Cogito», un récit d'apprentissage et de révolte, le narrateur demande aux narrataires : «Nous existons. [...] mais en êtes-vous sûrs ?» Enfin, dans les dernières pages de la nouvelle éponyme, surgit en des élans quasi proustiens une sorte de recherche onirique et scripturaire du temps perdu :

*Il y aurait aussi des moments de doute, où la face éternelle invisible deviendrait pour toi l'objet d'une insupportable convoitise [...] Et il y aurait des moments de sérénité, où toutes ces douleurs te sembleraient constituer une introduction appropriée, autrement dit une initiation ; où tu serais assuré que si les vies sont incertaines, il est impossible de dilapider la mort [...] tu aurais choisi de sublimer ainsi ton déracinement, puisque tu aurais choisi de passer ce qui te resterait de vie à la poursuite de cette chimère: tu écrirais. (p. 218-219)*

Ainsi se trouve en partie résolue la difficulté d'être propre aux acteurs de l'univers vonarburgien : écrire. Questionnement fondamental sur le sens de la vie, *Ailleurs et au Japon* représente ce que non seulement la science-fiction, mais aussi la littérature dans ce qu'elle a de plus exigeant, offrent de meilleur dans la production québécoise. Pourquoi avoir peur de la SF ?

## Vous écrivez ?

Offrez-vous les services d'un écrivain professionnel pour la lecture et l'analyse de votre manuscrit

Un rapport de lecture (min. 8 pages) relèvera les points forts et les faiblesses de votre texte, vous donnera des conseils pratiques pour l'améliorer.

Service confidentiel, prix très raisonnables.

Prière de téléphoner pour toute information.  
Dépliant sur demande.

Auteur-conseil

Jean-Yves Soucy

456 Boileau

Sainte-Cécile de Milton (Québec)

J0E 2C0

(514) 372.36.83